

Les corbeaux

France Renaud

Number 93, Spring 2002

Mon coup de coeur

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14569ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Renaud, F. (2002). Les corbeaux. *Moebius*, (93), 107–110.

FRANCE RENAUD

Les corbeaux

Au loin les montagnes indiennes enfonçaient leurs pattes d'ours dans l'océan. La femme marchait seule sur la plage, éblouie de soleil, épuisée, mais son état n'avait rien à voir avec le paysage. Ici, elle oublierait. Dans cette beauté sauvage, les montagnes arrondies, le ciel métallisé, elle sentait des millénaires de présence tranquille, comme si, depuis toujours, le Manitou attendait. Elle voyait son empreinte, son pas dans la baie de Gaspé, son feu solaire, ses magnétismes, et si Dieu existait, il aurait ce visage et cet emportement à chaque flanc du rivage, cette paix des voix cachées dans les remous du vent. À perte de vue, les battures. Herbes vertes translucides dans l'avancée de l'eau. La femme marcha longtemps malgré la fatigue et le vent. Dans le champ d'herbes pâles gisait le tronc d'un arbre rejeté par le ressac. Un long corps blanc immergé dans les herbes, comme un dos de béluga. Elle était vraiment seule. Très loin à plus d'un kilomètre, elle crut apercevoir des silhouettes d'humains. À peine des traits sur l'horizon. Des grands et des petits. Elle n'avait plus la force d'avancer. La mer dans ses bras infinis roulait vers le rivage, verte et froide sous le soleil brûlant. Elle respira l'odeur salée, l'iode dans l'air. Ici, elle guérirait. Il lui faudrait du temps, mais elle se remettrait. S'abritant du vent, elle se laissa couler dans l'ombre mince d'un repli de terrain, puis, s'enroulant dans sa serviette, elle s'immobilisa sur le côté, les yeux fixés sur la marine qu'aucun oiseau ne traversait. Ondoyants courants sous-marins. Oubli liquide. Elle sentit le sommeil comme une chape de plomb sur son corps.

Elle gisait quelque part sur la plage, insensible au vent qui soulevait le sable par bourrées. Les nuages traversèrent le ciel d'un vol rapide. La marée reflua. Le soleil embué se

déplaça de quelques degrés, et elle dormait encore, repliée dans un sommeil proche de l'effondrement. Un cri se fraya jusqu'à elle. L'appel étranglé d'un corbeau. D'autres croassements lui répondaient. Elle eut conscience des cris. Mais elle n'existait plus, du moins pour le moment. Recluse, à deux pas de la vie, elle refusait d'entendre, même si la clameur s'amplifiait. Une attaque de mouettes? La découverte d'une carcasse de poisson? Le corps lourd refusait, presque paralysé, d'émerger du sommeil. Les cris déchiraient l'air, mais la femme se terrait dans une retraite obscure, une sorte d'abolition, où les corbeaux n'étaient pas admis. Ni les corbeaux ni le vent ni personne. Sauf le rayonnement du soleil qui lui chauffait le corps. Les cris autour d'elle se multiplièrent, s'enflant dans leur vacarme, soudain jusqu'à l'horreur. Elle ramassa d'un coup ses forces, s'éveilla rapidement. La lumière l'éblouit.

Elle s'alarmait pour rien. À perte de vue la plage était vide. Elle se leva, enfila son short sur son costume de bain, puis, se retournant, elle saisit leurs regards. Quelque chose vacilla en elle. Derrière la vitre de la camionnette rouillée, deux regards froids, luisants, la mesuraient. Dans les battures, à cinq pas d'elle. On aurait dit des évadés. Ce n'était pas, ce ne pouvait être. Mal rasés, vestes usées, casquettes. En un instant, elle perçut tout, en une seconde, une suite de découvertes aiguës qu'elle rangerait pour toujours dans un tiroir en elle, quelle que soit l'issue. Dans cette seconde, elle entendit les ailes, le bruissement des corbeaux s'affolant dans leurs cris. Elle sentit une blancheur se frayer dans ses veines, et la panique lui cogner le cœur. Pourvu qu'ils n'entendent pas. Qu'ils ne sachent pas la proie en elle, qu'ils ignorent à quel point d'usure elle en était. Elle les fixait, lisant le désir froid, et l'escalade des cruautés qui s'ensuivraient, elle le voyait, elle le sentait, mais quelque chose flottait entre eux, elle capta la lâcheté. La voyant se dresser, ils hésitaient. Ils attaqueraient si elle se montrait faible. Elle réprima l'envie de fuir, appelant le fer dans ses muscles, dans ses veines. Un instant. Une éternité. Elle les sonda d'un regard rempli de mémoire, leur transmettant qu'elle n'était pas fragile, qu'elle ne voulait pas d'eux. Elle attrapa sac et serviette, et marcha d'un pas rapide vers la berge, prenant

soin de laisser du poids dans ses pas. Elle n'était pas l'antilope que ses amis voyaient en elle. Pour eux, elle mimerait le tigre aux pas puissants. Sa vie n'était qu'à elle. Et chacun de ses pas l'exprimait, des fois qu'ils se raviseraient. Le vent avait tourné, lui soufflait dans le dos. Elle marcha en allongées rapides sans se retourner, en direction des gens qu'elle avait vus au loin, à une demi-heure de progression dans le sable mou, mais à vingt minutes par le sable mouillé. S'ils la suivaient, elle fuirait par la mer. Et même si c'était froid, dans la mer ils ne la rattraperaient pas. Elle avança longtemps, donnant le change, tête droite aux aguets d'un bruit de pas, d'un bruit de moteur. Les vagues en longs chuintements retiraient la mer du rivage. Quand enfin elle risqua un regard en arrière, la camionnette avait disparu, aussi silencieuse qu'à son arrivée. Ne restait qu'une trace double dans les herbes écrasées.

Elle scruta les battures, la plage, l'herbe coupante, les corps des arbres morts qu'elle fuirait désormais. Ils avaient donc abandonné! Elle y croyait à peine. Une allégresse folle s'empara d'elle. Sa vie lui était redonnée! Blanche, lumineuse, loin de l'abîme où tant de femmes se l'étaient fait voler. Même le souvenir qui l'avait abattue sur la plage lui paraissait bénin. Ce n'était pas la peine. Comment avait-elle pu s'abandonner à ce point? Fébrile, elle s'étonnait, repassait, obsessionnelle, le fil des événements. Le sommeil comateux, leur arrivée à travers les battures, ils avaient dû la voir du haut de la falaise, et les cris des corbeaux qui l'avaient éveillée... Elle eut un élan de reconnaissance pour les seigneurs ailés de Rimbaud, et c'était là le seul chant qu'elle voulait chanter, « les chers corbeaux délicieux... », seulement maintenant pouvait-elle le comprendre! « Les chers corbeaux délicieux... » Dans son esprit surexcité ce n'étaient plus des oiseaux, c'étaient des messagers envoyés par les morts qu'elle avait aimés, son ami, sa parenté, ils la veillaient, elle le sentait, ils avaient hélé les corbeaux pour l'avertir et la protéger. Elle remercia ses proches, elle leur faisait offrande. Elle se prenait à aimer les corbeaux, grands dévoreurs d'insectes, nettoyeurs de misère, crieurs des grandes harangues, formation étoilée accrochée dans le ciel. Elle se souvint de Fools Crow, le dernier homme-médecin des Sioux

Lakota. Corbeau-des-Fous, l'avait-on nommé à sa naissance, lui qui sonna l'alarme en vain au milieu des siens rendus fous par l'alcool, témoin désolé du mal que les Blancs leur avaient inoculé. Toute une vie à tenter d'éveiller les siens sans parvenir à se faire entendre. Il est des sommeils dont on ne s'éveille pas. Elle remercia Corbeau-des-Fous, grand-père sage qui disait commander aux oiseaux.

Lorsqu'elle arriva près des gens de la plage, la vie l'attendait en jouant au ballon. Elle crut longtemps à une intervention divine, une sorte de miracle auquel étaient conviés les corbeaux. Elle y croyait encore le jour où elle rencontra un pêcheur. Il rit lorsqu'elle le lui conta. « Ces oiseaux-là, ils ont des habitudes, c'est difficile à croire. S'ils repèrent une proie isolée, ils font tout pour attirer les prédateurs, ils volent en cercle, ils crient, ils les poussent à l'attaque, en espérant les restes! Tu ne pensais pas qu'ils voulaient t'alerter? »

Les paroles de l'homme l'ont un peu ébranlée. Elle revoyait les silhouettes larges aux plumes crénelées, le velours de leurs ailes, les têtes échevelées. La dette intime fut plus forte que les mots. Par la suite, et quel que soit le lieu, elle n'entendrait jamais le cri des corbeaux sans ressentir tout au fond d'elle une alliance, levant les yeux pour regarder leur vol plané, comme autant d'ailes sur son existence.